

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 28

Artikel: Roman : le trésor bleu
Autor: Marrot, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253040>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 28

Supplément du Dimanche 12 Juillet

1903

LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (Suite)

— Ma mère, voilà ma femme, elle veut vous connaître et elle veut que vous la connaissiez ; je ne puis résister au désir de l'amener. Chasserez-vous vos enfants ?

Elle ouvrirait les bras, se disait Lucien, et dans le train, il regardait Claire un peu songeuse ; elle se laissait emmener par lui avec un entier abandon. Il sentait en ce moment qu'elle le suivrait partout ; il était heureux de penser que pour les épreuves futures, elle serait courageuse et aussi confiante qu'elle se montrait toujours, sans vanité, ni rancune et pleine d'obéissante tendresse.

Lucien n'avait pas trop présumé du changement qui s'était opéré chez sa mère.

Elle les attendait.

M. Létang, qui ne s'était jamais trouvé dans de pareilles intrigues, lui avait envoyé une dépêche d'Orléans. Aussi le cœur de Mme Dechevrelle battait-il bien fort. Des fenêtres du petit salon où elle se tenait, elle pouvait voir toutes les personnes qui entraient au château.

Lorsqu'elle aperçut Lucien, elle sentit en elle un grand trouble, mais elle ne put s'empêcher d'être charmée de l'air modeste et des bonnes façons de Claire Feuillode.

Elle ouvrit les bras, elle embrassa son fils avec des pleurs, et ne put s'empêcher d'embrasser aussi la jeune femme.

Claire était enchantée de la réception que, malgré ses dispositions affectueuses, elle n'avait point prévue si cordiale ; elle ne croyait pas exciter un si vif contentement. Elle trouva ravissant le domaine des Elisiades. Avec sa grâce de Parisienne qui prend sa volée dans le grand air, elle animait tout le château des éclats d'une gaieté presque enfantine.

Il était triste ce grand logis depuis la mort de M. Dechevrelle, il semblait revivre en ce moment ; M. Létang, avec ses respectables mèches qui se dressaient sur son front luisant, traversait la cour plus souvent que de coutume pour aller contempler le bon lutin qui animait aujourd'hui les grandes pièces du château.

Mais on ne put contenter tout le monde et les voisins ; et de cet épilogue de la maladie ou plutôt de la langueur

maladive de Mme Dechevrelle, Mme Maréchal fut loin d'être contente.

Quant à Berthe, sa fille, elle n'était ni jalouse ni méchante, elle avait vu Lucien se marier sans en concevoir de dépit. Elle eût bien voulu connaître la femme de son ancien petit mari, mais uniquement parce qu'on la disait gaie comme elle et sans façon. Berthe n'eut pas le moyen de le savoir, car Mme Maréchal ni sa fille ne mirent les pieds aux Elisiades.

Depuis le jour où Mme Dechevrelle reçut Mme Feuillode, comme disait Mme Maréchal, celle-ci tint le château en quarantaine.

Elle ne cacha point ses sentiments amers à M. Létang un jour qu'elle le rencontra sur la route des Elisiades à Tours où il se rendait pour quelques modestes achats.

— Non pas, voyez-vous, monsieur Létang, lui avait dit la dame toute pincée, je ne veux plus amener Berthe chez Mme Dechevrelle. Berthe n'aura pas de peine à se marier ; elle a une dot et des avantages et cette dot ne doit rien à personne.

— Mon Dieu, chère madame...

— Laissez-moi parler, monsieur Létang. Ma fille ni moi n'irons aux Elisiades, non point parce que nous sommes piquées — je ne connais pas de semblables sentiments — mais parce que...

— Mon Dieu, se disait ce bon M. Létang, elle ne finira pas de causer !

Et pour se distraire, il pensa à tout autre chose en souriant ; mais si bénévolement que Mme Maréchal se crut approuvée et continua et recommença et en ajouta :

— Aujourd'hui c'est la fille qu'elles reçoivent, de main ce sera le père. Me voyez-vous face à face, là-bas, à table, avec un faussaire ; c'est ce qui vous arrivera à vous, honnête monsieur Létang. Je vous plains beaucoup.

Bien entendu M. Létang garda pour lui toute cette conversation ou plutôt ce monologue de Mme Maréchal ; il l'avait à peine interrompue.

Lucien était satisfait des nouvelles dispositions de sa mère ; mais il ne pouvait jouir comme tout le monde au château des Elisiades d'un contentement parfait. Ce

domaine qui lui plaisait tant, où sa femme se montrait si joyeuse — ce qui le lui rendait encore plus cher — il devait le sacrifier un jour pour alimenter la secrète et pesante restitution.

En se promenant dans le parc ombreux, dans les champs, dans les vignes, dans la futaie et par le vaste logis, il ne pouvait s'empêcher d'évoquer le crime de son père. Non, rien de tout cela ne lui appartenait réellement ! Et ce qui ajoutait encore à l'opprobre mystérieux qui enchaînait sa conscience, c'est que de ce domaine précisément, Feuillode était banni comme indigne.

Il savait, bien qu'en pensât Mme Maréchal, que Feuillode ne serait jamais reçu par sa mère ; sur ce point, toute tentative échouerait.

Lucien ne tenait pas beaucoup lui-même, d'ailleurs, à opérer ce rapprochement entre le prix de la faute et celui qui portait indûment le poids de cette faute. Il eût voulu, au contraire, écarter pour un moment tout ce qui suscitait en lui des associations d'idées pénibles, il eût voulu prendre du repos, goûter sans arrière-pensée la paix et l'accord rétablis dans la famille, et se considérer une bonne dernière fois comme le vrai propriétaire des Elisiades. Mais cela, en ce moment même où tout, autour de lui, souriait, ne lui était point permis.

XI

Mme Dechevrelle s'était remise. Cependant tous ces événements n'avaient point été sans porter un coup à sa santé trop précaire ; ses dispositions malades l'avaient rendue trop sensible aux émotions. En vain elle semblait ne plus se souvenir de ses souffrances ; Claire venait souvent aux Elisiades ; elle y était reçue et s'y comportait en fille dévouée ; le malheur qui survint et qu'on pouvait prévoir depuis quelque temps l'attrista profondément : Mme Dechevrelle, en effet, s'alita un jour et Claire la soigna comme elle n'eût pas soigné sa propre mère. Mais tous les remèdes furent inutiles et Mme Dechevrelle mourut.

Combien Lucien la regretta ! Elle n'avait jamais eu une pensée qui ne fût pour son fils. Elle avait pu se tromper un instant dans l'application du bien qu'elle lui voulait, mais on ne pouvait imputer aucune défaillance à son âme maternelle.

Elle fut pleurée aussi beaucoup par M. Létang qui ne pouvait s'imaginer qu'il allait être privé de la société de sa vieille amie.

Cette disparition allait transformer la vie de Lucien et de Claire.

Lucien Dechevrelle entra en possession de toute la fortune de ses parents, et le souci de troubler les habitudes d'existence de sa mère ne pouvait plus l'arrêter dans l'achèvement de ses projets de restitution.

Bien qu'il vécût, ainsi que nous l'avons dit, d'une façon relativement modeste, il regrettait souvent de ne pas en avoir fini avec son mystérieux créancier et de puiser encore un peu dans le fameux « trésor bleu » de son mauvais rêve. Il souffrait de sa situation équivoque et il y songeait toujours : l'amour de sa chère femme n'en pouvait détourner sa pensée inquiète.

Maintenant il allait pouvoir entièrement liquider cet arrière-pensant.

Il n'hésita point, dans ce but, à mettre en vente les Elisiades.

Ce ne fut pas sans un grand serrement de cœur qu'il s'y résolut. Il le fallait ; mais ce beau domaine de

Touraine lui tenait au cœur de tant de façons, qu'il était tout triste en se décidant à ce sacrifice.

C'était là, en effet, qu'il était né ; il avait passé toute son enfance dans ce grand parc et sous ces arbres, et il n'y avait particularité du domaine qui ne se fût gravée dans son esprit. Il n'y vivrait plus désormais que par le souvenir. Les Elisiades plaisaient beaucoup à Claire, et il fallait s'en séparer !

Et le sympathique M. Létang ? Tout étranger qu'il fût aux événements, il devenait aussi une des victimes et la plus à plaindre, peut-être, de cette vente qui allait assurément surprendre beaucoup les gens du pays.

M. Létang avait innocemment vécu lui aussi — comme Mme Dechevrelle — sur le « trésor bleu ». Lucien, sans doute, lui continuerait sa pension : mais rien ne remplacerait le séjour aux Elisiades ; et pour lui, Horatius Flaccus qui fit de si beaux vers, et de même Ovidius Naso, dans ses Métamorphoses, demandaient à être lus sous le grand tulipier de Virginie, à l'entrée du parc, avant déjeuner. Et tant d'autres douces habitudes qu'il faudrait perdre !

Un soir Feuillode était venu dîner rue de Douai, Lucien crut devoir lui annoncer sa résolution :

— Vous savez, père, dit-il, nous allons cette semaine passer quelques jours en Touraine.

Le vieil artiste ne prêta pas attention à ces paroles ; ces petits voyages de ses enfants à leur belle propriété n'étaient point rares, Lucien ajouta :

— J'ai des vues ; il me faut régler là-bas, sur place, différentes affaires.

— Quoi donc ?

— C'est que... je vends le domaine.

— Vous vendez ? demanda Feuillode, surpris.

— Oui.

Claire ne montrait, de son côté, aucun étonnement, car elle voulait tout ce que son mari voulait. Aussi ne répondit-elle par aucun signe de mécontentement ou de surprise au regard interrogateur que lui jeta son père.

— Oui, reprit Lucien, les Elisiades sont trop loin : nous n'en pouvons jouir aussi souvent que nous le voudrions à cause de mon emploi.

Feuillode n'interrompit point, mais intérieurement il se disait :

— Qui le force à avoir un emploi, puisqu'il est assez riche pour vivre indépendant ?

— Puis le domaine coûte beaucoup et il ne rapporte pas en proportion ; nous pourrions avoir aux environs de Paris quelque chose de moins grand, sans doute, mais de beaucoup mieux et surtout plus à portée.

— Franchement, reprit Feuillode, je ne comprends guère cet arrangement. Je n'ai jamais visité votre propriété...

Il allait ajouter : « Je n'ai jamais eu l'honneur d'y être reçu. » Et, en effet, il ne pouvait songer sans quelque amertume qu'on l'en avait tenu à l'écart à cause de Mme Dechevrelle.

— ... Je ne connais point votre château, mais je vous en ai entendu parler de telle sorte que, j'en suis certain, cette vente, au fond, ne vous fait pas plaisir.

Lucien insista, fit valoir vaguement de nouvelles dispositions d'existence. Cette réponse ne parut pas convaincre Feuillode, qui retourna le soir chez lui tout pensif.

(A suivre)

Paul MARROT.